

Gesualdo Bufalino

**La lumière
et le deuil**

Traduit de l'italien
par Jacques Michaut-Paternò

NOUS

MMXXV

1

La région exquise

Les mots suivis par un astérisque sont en français dans le texte.
Toutes les notes sont du traducteur.

Pro Sicilia

Celui qui a choisi de donner le nom de « Caron » à l'un des ferry-boats qui font la navette entre la Calabre et la Sicile a probablement agi sans malice aucune, pour faire étalage de souvenirs classiques, voire pour conjurer le mauvais sort. Il est cependant certain que, sans le vouloir, il a fini par rappeler au touriste que, non seulement il est en train de franchir le seuil d'un Paradis, mais qu'il est aussi sur le point de pénétrer dans un lieu d'ombre et de peine. C'est justement au cœur de cette contradiction que la Sicile vous attend. C'est comme si, naviguant entre Charybde et Scylla, deux sirènes émergeaient du sillage et vous alléchaient de leurs chants contraires: l'un couleur d'azur, qui parle de jasmins d'Arabie, de joies au clair de lune, de plages pareilles à des joues dorées; l'autre obscur, infernal, avec ses midis aveugles, écrasant les chemins, ses flaques de sang séchant lentement au pied d'un vieil olivier. Le secret douloureux et la richesse de notre histoire sont dans le rapport entre ces deux voix à la fois jointes et heurtées, consonantes et dissonantes. Bref, le premier conseil qu'on peut donner à celui qui débarque en Sicile est d'épier dans chaque phrase, dans chaque mimique indigène, dans chaque spectacle

naturel et dans chaque attitude humaine l'alternance ou la simultanéité d'une fumée noire ou d'une flamme écarlate.

Je suppose que c'est la même chose que je voulais dire, lorsqu'il y a presque un demi-siècle j'écrivis adolescent une sorte de ballade dont ne survivent sur une feuille jaunie que les six premiers vers :

*Je traversais le détroit
Lorsqu'un ange et un démon
M'ont chacun pris sous le bras
Comme on arrête un fripon,
Murmurant à mon oreille
Un mot l'un, l'autre un appel...*

Plus laids que beaux, je vous l'accorde, et dont je ne saurais dire où ils voulaient en venir. Le fait est que, chaque fois qu'il m'arrive de les relire, mon premier geste est de labourer l'air de mes bras, croyant pouvoir saisir à ma droite ou à ma gauche l'une ou l'autre présence, la sulfureuse ou la divine...

Je prétends trop, il est vrai, mais ces deux voix alternées, il m'arrive de les entendre. Et je regrette chaque fois que beaucoup de ceux qui viennent de loin parmi nous demeurent sourds à l'une et n'écoutent que la plus maligne.

Non sans quelque raison : nos plaies sont anciennes et nous aurions tort de les ignorer, de les taire. Mais nous aurions également tort de fermer les yeux face à tout ce que l'île représente de vitalité, d'intelligence, de fantaisie et de force. Je me garde bien de penser que quelqu'un nous calomnie intentionnellement,

néanmoins nous qui sommes nés et qui habitons ici, nous sentons entre notre terre et le reste de la nation comme la présence d'un léger rideau, d'un souffle étranger, d'un imperceptible soupçon, sinon d'une rancœur dont le poison agit en silence.

Tout cela n'est peut-être que le fruit d'un orgueil susceptible. Ou plutôt l'obstination avec laquelle certains lieux communs reviennent sans ménagement entacher notre identité finit par nous alarmer. Il suffit de prononcer le nom Sicile pour qu'aussitôt des mots comme « mafia », « loi du silence », « honneur », « *latin lover* » ou « gattopardisme » viennent vous brûler les lèvres... Des mots, entendons-nous bien, qui sont loin d'être des images creuses, mais dont l'étiquette recouvre volontiers les marchandises et les contrebandes les plus variées.

S'il est vrai que le cœur de tout homme est difficile à déchiffrer, celui d'une communauté tout entière l'est plus encore. Surtout si cette communauté a derrière elle une histoire de naissances, de croissances, d'hybridations, de chutes, de gloires et de misères qui échappent à toute classification.

Destinés par le sort à jouer le rôle de charnière entre des continents et des cultures divergents; pétris de calcul et d'instinct, de rationalisme européen et de magie africaine; condamnés depuis toujours à subir sur le visage, comme les héros pirandelliens, la violence de masques successifs, tous crédibles et tous faux, nous autres Siciliens décourageons vraiment quiconque souhaite résumer dans une formule univoque les multiples éclats de notre pluralité contradictoire.

Et pourtant il suffirait peut-être que le visiteur s'armât de patience et d'humilité; qu'il prît son temps et acceptât durant un mois de manger et de dormir à l'aventure, de transpirer beaucoup; qu'il se contentât de ne pas nous comprendre aussitôt pour mieux nous comprendre ensuite, de ne pas nous aimer aujourd'hui pour mieux nous aimer demain. Seule cette initiation prolongée permettrait d'aborder dans un esprit d'équité les propos que je tenais plus haut, ainsi que les sentiments, les habitudes et les règles de vie qu'ils sous-entendent. Disant ceci, il n'est pas question de farder avec indulgence la réalité: la mafia existe bel et bien, elle est notre cancer et notre honte à tous; mais son existence n'autorise en aucun cas une interprétation mafiocentrique de nos comportements. Car une telle interprétation, si forte qu'en soit la tentation dans certains moments d'angoisse, finirait dans la hâte par nous faire commettre une impardonnable erreur. Par exemple, peu de gens savent que dans de nombreuses et vastes zones la mafia est totalement inconnue; que dans d'autres elle n'est présente que sous la forme d'une vague et pacifique alliance regroupant les victimes d'un État considéré comme ennemi. Supposons que vous rouliez en voiture sur une route pleine de soleil et que vous croisie une autre voiture dont l'occupant vous fait aussitôt un signe d'entente, les deux doigts levés, pour vous signaler la présence d'un policier derrière le tournant; vous condamnerez peut-être dans ce message un soudain mouvement de solidarité liant des inconnus contre la loi, mais souvenez-vous qu'il est le fruit d'une vieille rancœur à l'égard de tous les représentants du pouvoir, collecteurs d'impôts, sbires seigneuriaux, sergents enrôleurs, barons persécuteurs, et qu'il

n'exprime pas nécessairement un quelconque esprit d'agression ou un manque de pitié. De la même façon notre silence, notre réticence lorsqu'il s'agit de répondre ou de nous dévoiler, s'ils peuvent parfois traduire une méfiance de chiens trop fréquemment battus, ne sont le plus souvent qu'un signe de pudeur, de solitude et de mélancolie...

Mais ce qui est valable pour la Sicile d'hier et d'aujourd'hui l'est-il pour celle de demain ? Un demain imminent, qui déjà sourit sur les visages des jeunes, vibre dans leurs gestes rapides et joyeux, dans le mystère enchanteur de leurs destins. Car il est une chose qu'on ne dit pas suffisamment : à côté d'une Sicile immobile, ou qui paraît telle, une autre, plus ou moins submergée, est en train de bouger bruyamment et s'éloigne chaque jour davantage des modèles culturels anciens.

Sciascia a écrit que « la ligne des palmiers » tendait à remonter vers le nord ; autrement dit que la Sicile, dans une certaine mesure, était en train de sicilianiser le reste de l'Italie. C'est vrai, mais il est probablement tout aussi vrai que « la ligne des sapins », si nous pouvons l'appeler ainsi, descend de plus en plus vers le sud. L'air du continent, dont Angelo Musco¹ respirait déjà les premiers zéphyrus il y a un demi-siècle, souffle aujourd'hui vigoureusement jusque dans les coins les plus reculés de la province insulaire.

La Sicile, en somme, envahit tout en étant envahie. D'ici peu de temps (il peut s'agir d'années, de mois) il sera impossible de distinguer un couple de jeunes qui se promène dans une allée du parc de Monza d'un autre couple enlacé en train de danser dans une discothèque de Canicatti². C'est un processus d'homologation

réci-proque qui engendre une perte d'identité, mais offre en compensation plus d'un avantage. Si d'un côté les liens avec le noyau solide et sain de la tradition se desserrent, rendant toujours fragile le pacte d'une cohabitation humaine solidaire, de l'autre beaucoup de noires lubies et de tabous bizarres disparaissent à toute allure. L'effusion amoureuse qui, il y a peu de temps encore, était contenue et se voilait de pâleurs mortelles, a perdu aujourd'hui toute inhibition et s'abandonne sans la moindre gêne aux hyperboles et aux effronteries les plus joyeuses. Si un futile témoignage peut avoir quelque valeur, j'ai vu, des mois durant, le long d'une route reliant deux bourgs, cent fois effacé par la chaux des cantonniers et cent fois ressuscité, fleurir un gigantesque graffiti : « Rosellina, je t'aime », dûment signé du nom et du prénom. Une déclaration qui en d'autres temps aurait été confiée au violon anonyme d'une sérénade...

Cette différence de comportements entre les diverses générations, aussi naturelle soit-elle, impressionne aujourd'hui en Sicile par son ampleur. Nulle part ailleurs, semble-t-il, la précipitation de l'Histoire n'a créé d'écarts aussi voyants et aussi fertiles. Faites-en l'expérience si vous venez chez nous. Essayez donc de demander dans n'importe quelle ville votre chemin, en touristes-sociologues, d'abord à un vieux, puis à un jeune. Et comparez les monosyllabes ombrageux et avarés de l'un avec le zèle désinvolte et engageant de l'autre.

Tâchez d'apercevoir cette Sicile qui change : énergique, active, extravertie, capable d'inventer et de fabriquer les choses les plus variées. Mais n'oubliez pas en même temps de sauver tout ce qui

peut l'être de la Sicile qui dure : ce ciel et cette mer, miraculeusement résistants aux insultes de la chimie ; les volcans en feu, les douces collines ; les plaines où courent des rivières au nom de miel ; les légendes qui fleurissent sur les lèvres dans un air de mythe ; les boutiques où des artisans inégalables répètent les gestes vénérables de la fatigue ; les fenêtres fleuries de persil en pot derrière lequel sourit une jolie brune ; les églises de pierre blonde, belles comme des créatures de chair ; les places où chaque jour l'affiche prévoit un nouvel épisode de ce théâtre de marionnettes qu'est l'insaisissable vie ; les hommes, les millions d'hommes petits et basanés, au cœur hospitalier, bien que hérissé de sophismes et brûlant de laves cruelles...

Montez à bord de cette arche triangulaire de rochers qui flotte sur les ondes des millénaires. Elle a échappé à tant de tempêtes, elle survivra aux fusées... Et glissez dans votre poche un dictionnaire grec : vous pourriez rencontrer, surgie des eaux et désireuse de bavarder avec vous, Aphrodite Anadiomène...

L'île plurielle

Les atlas disent que la Sicile est une île et ce doit être vrai, les atlas sont des livres d'honneur. On aurait cependant envie d'en douter lorsqu'on pense qu'à la notion d'île correspond ordinairement un noyau compact de race et de coutumes, car ici tout est mélangé, changeant, contradictoire, comme dans le plus composite des continents. Il est vrai que les Siciles sont multiples, je n'en finirais pas de les compter. Il y a la Sicile verte du caroubier, la Sicile blanche des salines, la Sicile jaune du soufre, la Sicile blonde du miel, la Sicile pourpre de la lave.

Il y a une Sicile *babba*, autrement dit douce au point de paraître stupide; une Sicile « experte », autrement dit rusée, vouée aux pratiques les plus utilitaires de la violence et de la fraude. Il existe une Sicile paresseuse, une Sicile frénétique; une Sicile qui s'exténue dans l'angoisse des choses, une autre encore qui joue la vie comme un scénario de carnaval; une autre, enfin, qui depuis une crête venteuse sombre dans un accès de délire ébloui...

Pourquoi tant de Siciles? Parce que le destin de cette terre a été de se trouver à la charnière des siècles entre la grande culture occidentale et les tentations du désert et du soleil, entre la raison et

la magie, la tempérance du sentiment et la canicule de la passion. La Sicile souffre d'un excès d'identité, est-ce un bien ou un mal je l'ignore. Le fait est que pour celui qui y est né la joie de se sentir assis sur le nombril du monde est de courte durée, s'y mêle bien vite la souffrance de ne savoir débrouiller, parmi les mille sinuosités du sang, le fil de son propre destin.

Comprendre la Sicile signifie donc pour un Sicilien se comprendre soi-même, s'absoudre ou se condamner. Mais cela signifie également définir la dissension fondamentale qui nous travaille, l'oscillation entre claustrophobie et claustrophilie, entre la haine et l'amour de l'isolement, selon que l'on est tenté par l'expatriation ou attiré par l'intimité d'un refuge, séduit par l'envie de vivre sa vie comme un vice solitaire. Je veux dire par là que l'insularité n'est pas une ségrégation uniquement géographique, elle en entraîne d'autres qui ont pour nom la province, la famille, la chambre, le cœur de chacun. Ce qui explique notre orgueil, notre méfiance, notre pudeur; le sentiment que nous avons d'être différents.

Différents de l'envahisseur (qui est plus grand: il n'est pas question de s'empoigner avec un Normand, on peut seulement le frapper au ventre avec un tranchet...); différents de l'ami qui vient nous trouver mais parle une langue ennemie; différents des autres et aussi de nous-mêmes, l'un de l'autre et chacun de soi-même. Chaque Sicilien est, en fait, un modèle unique d'ambiguïté psychologique et morale. Tout comme l'île entière est un mélange de deuil et de lumière. Là où le deuil est plus noir, la lumière est plus éclatante, et fait paraître la mort incroyable, inacceptable. Ailleurs la mort peut éventuellement se justifier comme l'issue

naturelle de tout processus biologique ; ici elle fait figure de scandale, elle est une envie des dieux.

C'est précisément face à ce pouvoir tyrannique de la mort que prend corps le pessimisme insulaire, et avec lui le faste funèbre des rites et des paroles ; c'est de là que naissent jusqu'aux sombres saveurs empoisonnées que laisse en bouche l'amour. Il s'agit d'un pessimisme de la raison qui s'accompagne presque toujours d'un pessimisme de la volonté. De toute évidence notre raison n'est pas celle de Descartes, mais celle de Gorgias, d'Empédocle, de Pirandello. Toujours en équilibre entre mythe et sophisme, calcul et démente ; toujours prête à culbuter dans son contraire, comme une image qui se reflète à l'envers dans l'ironie d'un miroir.

Le résultat de tout cela, si on ne réussit pas ou si on n'a pas envie de fuir l'île, est une solitude emphatique. On a beau dire — et je suis le premier à l'affirmer — que la Sicile est en train de devenir Italie (à moins, comme le soutiennent des esprits avisés, que ce ne soit le contraire). Pour l'heure l'île continue à s'enrouler sur la mer comme un porc-épic, avec ses vins truculents, ses confitures suaves, ses jasmins d'Arabie, ses couteaux, ses fusils. Faisant de chacun de ses jours un moment de perpétuel théâtre, de farce, de tragédie ou de Grand-Guignol. Toutes les occasions sont bonnes, du comice à la partie de football, de la guerre des saints à la partie de cartes dans un café.

Jusqu'à cette variante perverse de la liturgie scénique que constitue la mafia, laquelle, entre mille masques, présente également celui d'une alliance symbolique et d'une fraternité rituelle,

nourrie de ténèbres et incapable en même temps de survivre sans les feux de la rampe.

C'est de cette dimension théâtrale de l'existence que nous vient en outre cette susceptibilité aux sifflets, aux applaudissements, à l'opinion des autres (le terrible *uocchju d'e gghenti*, l'œil des gens); et la honte de l'honneur perdu; la honte de la maladie...

Ce n'est pas tout, il y a d'autres Siciles, je n'en finirais pas de les compter.

Une fiche d'état civil compliquée

Hésitant et indulgent plus qu'il n'est permis, jamais certain d'avoir raison à plus de cinquante et un pour cent, il m'arrive de temps en temps de m'offrir une poussée d'allergie. À tous ces tests dits psychologiques qui sont aujourd'hui à la mode et prétendent nous révéler, à travers le simple examen de quelques cases barrées, notre degré de vanité, de modestie, de gentillesse, d'irascibilité, de générosité, d'avarice, notre penchant à la vertu ou aux pratiques voluptueuses, et ainsi de suite au gré du vent. Questionnaires dont je ne déplorerais jamais assez la fatuité et contre lesquels je me considère obligé de mettre en garde le lecteur en ayant l'outrecuidance de lui en proposer un.

Bien entendu mon jeu — mieux vaut l'avouer dès le départ — ne prétend nullement sonder les abîmes de l'âme, mais simplement vérifier certains traits de caractère collectifs, de façon à répondre, autant qu'il est possible, à une curiosité et à une inquiétude anciennes dont nous sommes probablement nombreux à être affectés. Bref, je me demande depuis longtemps (aujourd'hui plus encore, après avoir lu le beau livre de Giulio Bollati sur le caractère des Italiens) jusqu'à quel point il est possible de définir la spécificité

d'un peuple, d'un groupe; combien moi Sicilien je puis me dire sicilien suivant l'acception courante; et combien moi Italien je puis me dire italien; moi Européen européen... Autrement dit dans quelle mesure existent et résistent des affinités saillantes de sang et d'humeur entre des individus d'une même aire géographique et ethnique. Qu'elles existent, chacun le reconnaît. Plus contestable est le fait qu'elles puissent résister bien longtemps à la lime énergique des modes et à l'action homologante que sont en train d'exercer sur toutes les variétés biologiques et historiques les modes de consommation, les langages, les manières de s'habiller, les attitudes quotidiennement suggérés par la radio et la vidéo. Argument canonique sur lequel il serait vain de revenir, si nous n'entendions s'élever depuis quelque temps en Italie, venues des périphéries insulaires ou frontalières, des voix confusément séparatistes prétendant à mots plus ou moins couverts promouvoir au rang de nation, ou en tout cas orner du sceau de région à part entière, telle ou telle civilisation municipale.

Le problème est là: d'un côté nous avons le besoin pressant et légitime de voir nos particularités culturelles protégées comme les espèces en voie d'extinction dans les parcs nationaux; de l'autre s'impose non moins légitimement le principe d'une harmonisation des petites patries au sein d'une plus grande. Nous savons tous, par tragique expérience, combien il en coûte de miser sur les différences plutôt que sur les ressemblances, et aussi que le sinistre fantôme de la suprématie a vite fait de se profiler derrière tous les orgueils raciaux. Peut-être n'est-ce pas le cas de le répéter, mais il est clair que toute revendication d'identité cesse d'être sacro-sainte

dès qu'elle s'arroge le droit d'établir des discriminations et de stigmatiser une langue, une religion ou une couleur de peau différentes.

En Italie nous n'en sommes, bien entendu, pas là, mais il n'est peut-être pas inutile de réaffirmer de pareilles évidences face aux prises de bec, aux escarmouches, aux coups d'épingle et de couteau auxquels se livrent, presque quotidiennement, dans les journaux et sur les murs, dans les trams comme dans les casernes, les gens du Nord et les Méridionaux. Il n'est pas question de nier pour autant qu'il puisse subsister des motifs de contentieux entre ceux qui, fiers de leur pragmatisme et de leur efficacité, se plaignent du gâchis, de la paresse et de la violence régnant dans le Sud, et ceux qui, parfois accusés sans raison, sont enclins, par susceptibilité et par orgueil, à rejeter en bloc toutes les accusations, quand ils ne se replient pas sur eux-mêmes pour couvrir avec satisfaction leur malheur.

Un problème qui nous est sans cesse reproposé depuis des siècles. Nous avons accueilli en Sicile les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Arabes, les Normands, les Catalans, et nous les avons, je crois, digérés. Déjà Alcibiade, raconte Thucydide, disait de nous il y a deux mille quatre cents ans : « Les villes, là-bas, fourmillent d'hommes, mais il s'agit de mélanges de différentes races ; et il leur est facile de changer de citoyens et d'en recevoir d'autres venus de l'extérieur... » L'histoire, c'est vrai, vit de ces croisements et de ces échanges, et il n'est pas exclu qu'ils soient facteurs de richesse. Tout tient à la gradation et au respect avec lesquels s'accomplit le processus. Surtout si l'on pense aux dangers meurtriers de l'opération contraire. Car Nord et Sud ne sont probablement pas bien différents de ces jumeaux siamois dont l'impossible séparation

Table

I. La région exquise	7
<i>Pro Sicilia</i>	9
L'île plurielle	16
Une fiche d'état civil compliquée	20
Palmina X, mort, baptême et obsèques	26
La passion selon nous	39
Métiers et nourritures illustres dans l'île	44
Une montagne de corail rouge	50
Près d'un grand jardin	56
Avis sur le pont	62
 II. Le vagabond amoureux	 65
Peyrefitte et la Sicile ou du voyage à l'ancienne	67
Brèves visites	74
Voyage sentimental à Syracuse	93
 III. Quelques fantômes	 97
L'empreinte du diable	99
Le jouisseur de la peur	105
Colas Poisson du fond des mers	110

IV. Le pays 115

Froid au pays	117
Vieilles photographies	125
Le déclic impur	134
Désarmés jusqu'aux dents	140
Missiles à déjeuner	144
Comiso, ville-théâtre	150
Comiso, encore	155

V. La mémoire blessée 165

« Les chanoines de bois »	167
Chariots de nuit	170
Les gelées d'autrefois	175
La sueur et la pierre	178
Messages de « langues coupées »	184
Interview de ma mère	189

Notes 195